LETTRE À UN CRITIQUE SÉVÈRE - Gilles Deleuze

Tu es charmant, intelligent, malveillant, porté même à la méchanceté. Encore un effort... car enfin la lettre que tu m'envoies, invoquant tantôt ce que l'on dit, tantôt ce que tu penses toi-même, et les deux mélangés, c'est une sorte de jubilation sur mon malheur supposé. D'un côté, tu me dis que je suis coincé, de toutes manières coincé, dans la vie, dans l'enseignement, dans la politique, que je suis devenu sale vedette, que ça ne durera pas d'ailleurs et que je ne m'en sortirai pas. D'un autre côté, tu me dis que j'ai toujours été à la traîne, que je vous suce le sang et que je goûte vos poisons, à vous les vrais expérimentateurs ou les héros, mais que je reste sur le bord en vous regardant et en profitant de vous. Moi, je ne sens rien de tout ça. Les schizos, vrais ou faux, sont en train de me faire tellement chier que je me convertis joyeusement à la paranoïa. Vive la paranoïa. Qu'est-ce que tu veux m'injecter avec ta lettre, sinon un peu de ressentiment (t'es coincé, t'es coincé, « avoue-le »...) et un peu de mauvaise conscience (t'as pas honte, t'es à la traîne...) ; si tu n'avais que ça à me dire, ça ne valait pas la peine. Tu te venges de faire un livre sur moi. Ta lettre est pleine d'une commisération feinte et d'un réel appétit de vengeance.

D'abord, je rappelle quand même que ce n'est pas moi qui l'ai souhaité, ce livre. Tu dis tes raisons d'avoir voulu le faire : « Par humour, hasard, appétit d'argent ou d'ascension sociale. » Je ne vois pas bien comment toutes ces choses vont être satisfaites ainsi. Encore une fois c'est ton affaire, et je t'ai dit dès le début que ton livre ne me concernait pas, que je ne le lirai pas ou que je le lirai plus tard comme te concernant, toi. Tu es venu me voir pour me demander je ne sais quoi d'inédit. Et, vraiment pour te faire plaisir, je t'ai proposé un échange de lettres : c'était plus facile et moins fatigant qu'un entretien au magnétophone. À condition que ces lettres soient publiées bien distinctes de ton livre, comme une espèce d'appendice. Tu en profites déjà pour déformer un peu notre accord, et me reprocher de m'être conduit avec toi comme une vieille Guermantes disant « on vous écrira », comme un oracle te renvoyant aux P et T ou comme un Rilke refusant ses conseils à un jeune poète. Ô patience.

Il est vrai que la bienveillance n'est pas votre fort. Quand je ne saurai plus aimer et admirer des gens ou des choses (pas beaucoup), je me sentirai comme mort, mortifié. Mais vous, on dirait que vous êtes nés tout amers, votre art est celui du clin d'œil, « on ne me la fait pas... je fais un livre sur toi, mais je vais te montrer... ». De toutes les interprétations possibles vous choisissez généralement la plus malveillante ou la plus basse. Premier

exemple : j'aime et j'admire Foucault. J'ai écrit un article sur lui. Et lui sur moi, où il y a la phrase que tu cites : « Un jour peut-être le siècle sera deleuzien. » Ton commentaire : ils s'envoient des fleurs. Il semble que ne puisse pas te venir à l'esprit que mon admiration pour Foucault est réelle ; et pas davantage que la petite phrase de Foucault est une phrase comique destinée à faire rire ceux qui nous aiment bien, et à faire râler les autres. Un texte que tu connais explique cette malveillance innée des héritiers du gauchisme : « Si vous êtes gonflé, essayez donc de prononcer devant une assemblée gauchiste le mot de fraternité ou de bienveillance. Ils s'adonnent à l'exercice extrêmement studieux de l'animosité sous tous ses travestis, de l'agressivité et de la dérision appliquées à tout propos et à toute personne, présente ou absente, amie ou ennemie. Il n'est pas question de comprendre l'autre, mais de le surveiller »[1]. Ta lettre est une haute surveillance. Je me souviens d'un type du Fhar déclarant dans une assemblée : si on n'était pas là pour être votre mauvaise conscience... Bizarre idéal un peu flic d'être la mauvaise conscience de quelqu'un. Et toi aussi, on dirait que faire un livre sur (ou contre) moi doit dans ton esprit te donner un pouvoir sur moi. Rien du tout. Me dégoûte autant pour mon compte la possibilité d'avoir mauvaise conscience que d'être la mauvaise conscience des autres. Deuxième exemple : mes ongles, qui sont longs et non taillés. À la fin de ta lettre tu dis que ma veste d'ouvrier (ce n'est pas vrai, c'est une veste de paysan) vaut le corsage plissé de Marilyn Monroe, et mes ongles, les lunettes noires de Greta Garbo. Et tu m'inondes de conseils ironiques et malveillants. Comme tu y reviens plusieurs fois, à mes ongles, je vais t'expliquer. On peut toujours dire que ma mère me les coupait, et que c'est lié à Œdipe et à la castration (interprétation grotesque, mais psychanalytique). On peut remarquer aussi, en observant l'extrémité de mes doigts, que me manquent les empreintes digitales ordinairement protectrices, si bien que toucher du bout des doigts un objet et surtout un tissu m'est une douleur nerveuse qui exige la protection d'ongles longs (interprétation tératologique et sélectionniste). On peut dire encore, et c'est vrai, que mon rêve est d'être non pas invisible, mais imperceptible, et que je compense ce rêve par la possession d'ongles que je peux mettre dans ma poche, si bien que rien ne me paraît plus choquant que quelqu'un qui les regarde (interprétation psycho-sociologique). On peut dire enfin : « Il ne faut pas manger tes ongles parce qu'ils sont à toi ; si tu aimes les ongles, mange ceux des autres, si tu veux et si tu peux » (interprétation politique, Darien). Mais toi, tu choisis l'interprétation la plus moche : il veut se singulariser, faire sa Greta Garbo. En tout cas c'est curieux que, de tous mes amis, aucun n'a jamais remarqué mes ongles, les trouvant tout à fait naturels, plantés là au

hasard comme par le vent qui apporte des graines et qui ne fait parler personne.

Alors j'en viens à ta première critique, où tu dis et redis sur tous les tons : tu es bloqué, tu es coincé, *avoue-le*. Procureur général. Je n'avoue rien. Puisqu'il s'agit par ta faute d'un livre sur moi, je voudrais expliquer comme je vois ce que j'ai écrit. Je suis d'une génération, une des dernières générations qu'on a plus ou moins assassinée avec l'histoire de la philosophie. L'histoire de la philosophie exerce en philosophie une fonction répressive évidente, c'est l'Œdipe proprement philosophique : « Tu ne vas quand même pas oser parler en ton nom tant que tu n'auras pas lu ceci et cela, et cela sur ceci, et ceci sur cela. » Dans ma génération, beaucoup ne s'en sont pas tirés, d'autres oui, en inventant leurs propres méthodes et de nouvelles règles, un nouveau ton. Moi, j'ai « fait » longtemps de l'histoire de la philosophie, lu des livres sur tel ou tel auteur. Mais je me donnais des compensations de plusieurs façons : d'abord en aimant des auteurs qui s'opposaient à la tradition rationaliste de cette histoire (et entre Lucrèce, Hume, Spinoza, Nietzsche, il y a pour moi un lien secret constitué par la critique du négatif, la culture de la joie, la haine de l'intériorité, l'extériorité des forces et des relations, la dénonciation du pouvoir..., etc.). Ce que je détestais avant tout, c'était le hégélianisme et la dialectique. Mon livre sur Kant, c'est différent, je l'aime bien, je l'ai fait comme un livre sur un ennemi dont j'essaie de montrer comment il fonctionne, quels sont ses rouages — tribunal de la Raison, usage mesuré des facultés, soumission d'autant plus hypocrite qu'on nous confère le titre de législateurs. Mais, surtout, ma manière de m'en tirer à cette époque, c'était, je crois bien, de concevoir l'histoire de la philosophie comme une sorte d'enculage ou, ce qui revient au même, d'immaculée conception. Je m'imaginais arriver dans le dos d'un auteur, et lui faire un enfant, qui serait le sien et qui serait pourtant monstrueux. Que ce soit bien le sien, c'est très important, parce qu'il fallait que l'auteur dise effectivement tout ce que je lui faisais dire. Mais que l'enfant soit monstrueux, c'était nécessaire aussi, parce qu'il fallait passer par toutes sortes de décentrements, glissements, cassements, émissions secrètes qui m'ont fait bien plaisir. Mon livre sur Bergson est pour moi exemplaire en ce genre. Et aujourd'hui il y a des gens qui se marrent en me reprochant d'avoir écrit même sur Bergson. C'est qu'ils ne savent pas assez d'histoire. Ils ne savent pas ce que Bergson, au début, a pu concentrer de haine dans l'Université française, et comment il a servi de ralliement à toutes sortes de fous et de marginaux, mondains ou pas mondains. Et malgré lui ou pas, peu importe.

C'est Nietzsche que j'ai lu tard et qui m'a sorti de tout ça. Car c'est impossible de lui faire subir à lui un pareil traitement. Des enfants dans le dos, c'est lui qui vous en fait. Il vous donne un goût pervers (que ni Marx ni Freud n'ont jamais donné à personne, au contraire) : le goût pour chacun de dire des choses simples en son propre nom, de parler par affects, intensités, expériences, expérimentations. Dire quelque chose en son propre nom, c'est très curieux ; car ce n'est pas du tout au moment où l'on se prend pour un moi, une personne ou un sujet, qu'on parle en son nom. Au contraire, un individu acquiert un véritable nom propre, à l'issue du plus sévère exercice de dépersonnalisation, quand il s'ouvre aux multiplicités qui le traversent de part en part, aux intensités qui le parcourent. Le nom comme appréhension instantanée d'une telle multiplicité intensive, c'est l'opposé de la dépersonnalisation opérée par l'histoire de la philosophie, une dépersonnalisation d'amour et non de soumission. On parle du fond de ce qu'on ne sait pas, du fond de son propre sous-développement à soi. On est devenu un ensemble de singularités lâchées, des noms, des prénoms, des ongles, des choses, des animaux, de petits événements : le contraire d'une vedette. J'ai donc commencé à faire deux livres en ce sens vagabond, *Différence et répétition, Logique du sens*. Je ne me fais pas d'illusion : c'est encore plein d'un appareil universitaire, c'est lourd, mais il y a quelque chose que j'essaie de secouer, de faire bouger en moi, traiter l'écriture comme un flux, pas comme un code. Et il y a des pages que j'aime dans *Différence et répétition*, celles sur la fatigue et la contemplation par exemple, parce qu'elles sont du vécu vivant malgré les apparences. Ça n'allait pas loin, mais ça commençait.

Et puis il y a eu ma rencontre avec Félix Guattari, la manière dont nous nous sommes entendus, complétés, dépersonnalisés l'un dans l'autre, singularisés l'un par l'autre, bref, aimés. Ça a donné *L'anti-Œdipe*, et c'est un nouveau progrès. Je me demande si une des raisons formelles de l'hostilité qui apparaît parfois contre ce livre, ce n'est pas justement qu'il ait été fait à deux, parce que les gens aiment les brouilles et les assignations. Alors ils essaient de démêler l'indiscernable ou de fixer ce qui revient à chacun de nous. Mais puisque chacun, comme tout le monde, est déjà plusieurs, ça fait beaucoup de monde. Et sans doute on ne peut pas dire que *L'anti-Œdipe* soit débarrassé de tout appareil de savoir : il est encore bien universitaire, assez sage, et ce n'est pas la pop'philosophie ou la pop'analyse rêvées. Mais je suis frappé de ceci : ceux qui trouvent surtout que ce livre est difficile, ce sont ceux qui ont le plus de culture, notamment de culture psychanalytique. Ils disent : qu'est-ce que c'est, le corps sans organes, qu'est-ce que ça veut dire, machines désirantes ? Au contraire, ceux qui savent peu de choses, ceux qui

ne sont pas pourris par la psychanalyse, ont moins de problèmes et laissent tomber sans souci ce qu'ils ne comprennent pas. C'est pour cette raison que nous avons dit que ce livre, au moins en droit, s'adressait à des types entre quinze et vingt ans. C'est qu'il y a deux manières de lire un livre : ou bien on le considère comme une boîte qui renvoie à un dedans, et alors on va chercher ses signifiés, et puis, si l'on est encore plus pervers ou corrompu, on part en quête du signifiant. Et le livre suivant, on le traitera comme une boîte contenue dans la précédente ou la contenant à son tour. Et l'on commentera, l'on interprétera, on demandera des explications, on écrira le livre du livre, à l'infini. Ou bien l'autre manière : on considère un livre comme une petite machine a-signifiante ; le seul problème est « est-ce que ça fonctionne, et comment ça fonctionne ? » Comment ça fonctionne pour vous ? Si ça ne fonctionne pas, si rien ne passe, prenez donc un autre livre. Cette autre lecture, c'est une lecture en intensité : quelque chose passe ou ne passe pas. Il n'y a rien à expliquer, rien à comprendre, rien à interpréter. C'est du type branchement électrique. Corps sans organes, je connais des gens sans culture qui ont tout de suite compris, grâce à leurs « habitudes » à eux, grâce à leur manière de s'en faire un. Cette autre manière de lire s'oppose à la précédente, parce qu'elle rapporte immédiatement un livre au Dehors. Un livre, c'est un petit rouage dans une machinerie beaucoup plus complexe extérieure. Écrire, c'est un flux parmi d'autres, et qui n'a aucun privilège par rapport aux autres, et qui entre dans des rapports de courant, de contre-courant, de remous avec d'autres flux, flux de merde, de sperme, de parole, d'action, d'érotisme, de monnaie, de politique, etc. Comme Bloom, écrire sur le sable avec une main en se masturbant de l'autre — deux flux dans quel rapport ? Nous, notre dehors à nous, du moins un de nos dehors, c'a été une certaine masse de gens (surtout jeunes) qui en ont marre de la psychanalyse. Ils sont « coincés », pour parler comme toi, car ils continuent plus ou moins à se faire analyser, ils pensent déjà contre la psychanalyse, mais ils pensent contre elle en termes psychanalytiques. (Par exemple, sujet de rigolade intime, comment des garçons du Fhar, des filles du M.L.F., bien d'autres encore, peuvent-ils se faire analyser ? Ça ne les gêne pas ? Ils y croient ? Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire sur le divan ?) C'est l'existence de ce courant qui a rendu possible *L'anti-Œdipe*. Et si les psychanalystes, des plus stupides aux plus intelligents, ont en gros une réaction hostile à ce livre, mais défensive plutôt qu'agressive, ce n'est évidemment pas à cause de son seul contenu, mais en raison de ce courant qui va grandir, où les gens en ont de plus en plus marre de s'entendre dire « papa, maman, Œdipe, castration, régression », et de se voir proposer de la sexualité en général, et de la leur en particulier, une image proprement débile. Comme on dit, les psychanalystes

devront tenir compte des « masses », des petites masses. Nous recevons de belles lettres en ce sens, venues d'un lumpenprolétariat de la psychanalyse, beaucoup plus belles que les articles de critiques.

Cette manière de lire en intensité, en rapport avec le dehors, flux contre flux, machine avec machines, expérimentations, événements pour chacun qui n'ont rien à voir avec un livre, mise en lambeaux du livre, mise en fonctionnement avec d'autres choses, n'importe quoi..., etc., c'est une manière amoureuse. Or tu l'as lu exactement comme ça. Et le passage de ta lettre qui me semble beau, même assez merveilleux, c'est celui où tu dis comment tu l'as lu, quel usage tu en as fait pour ton compte. Hélas ! hélas ! pourquoi reviens-tu si vite aux reproches — tu ne vas pas t'en tirer, on vous attend au deuxième tome, on vous reconnaîtra tout de suite... ? Non, ce n'est pas du tout vrai, on a déjà notre idée. Nous ferons la suite parce que nous aimons travailler ensemble. Mais ce ne sera pas du tout une suite. Le dehors aidant, ce sera quelque chose de tellement différent dans le langage et la pensée que les gens qui nous « attendent » seront forcés de se dire : ils sont devenus complètement fous, ou bien c'est des salauds, ou bien ils ont été incapables de continuer. Décevoir est un plaisir. Non pas du tout qu'on veuille faire semblant d'être fous, mais on le deviendra à notre manière et à notre heure, il ne faut pas nous bousculer. Nous savons bien que *L'anti-Œdipe* premier tome est encore plein de compromissions, trop plein de choses encore savantes et qui ressemblent à des concepts. Eh bien on changera, c'est déjà fait, tout va bien pour nous. Certains pensent qu'on va continuer sur la même lancée, il y en avait même pour croire qu'on allait former un cinquième groupe psychanalytique. Misère. Nous rêvons à d'autres choses, plus clandestines et plus gaies. Des compromis, on n'en fera plus du tout, parce qu'on a moins besoin d'en faire. Et l'on se trouvera toujours les alliés dont on aura envie ou qui auront envie de nous.

Tu me veux donc coincé. Ce n'est pas vrai : ni Félix ni moi ne sommes devenus les sous-chefs d'une sous-école. Et si quelqu'un utilise *L'anti-Œdipe*, on s'en fout, puisqu'on est déjà ailleurs. Tu me veux coincé politiquement, réduit à signer manifestes et pétitions, « super-assistante sociale » : ce n'est pas vrai, et parmi tous les hommages à rendre à Foucault, il y a celui d'avoir pour son compte et le premier cassé les machines de récupération, et d'avoir sorti l'intellectuel de sa situation politique classique d'intellectuel. Vous, vous en êtes encore à la provocation, à la publication, aux questionnaires, aux aveux publics (« avoue, avoue... »). Je sens venir, au contraire, l'âge proche d'une clandestinité moitié volontaire et moitié contrainte, qui sera le plus jeune désir, y compris politique. Tu me veux coincé professionnellement, parce que

j'ai parlé deux ans à Vincennes, et que, dit-on dis-tu, je n'y fais plus rien. Tu penses que, tant que j'ai parlé, j'étais dans la contradiction, « refusant la position du professeur, mais condamné à enseigner, reprenant le harnais quand tout le monde l'avait laissé choir » : je ne suis pas sensible aux contradictions, je ne suis pas une belle âme vivant le tragique de sa condition ; j'ai parlé parce que je le désirais beaucoup, j'ai été soutenu, injurié, interrompu, par des militants, des faux-fous, des vrais-fous, des imbéciles, des types très intelligents, il y avait une certaine rigolade vivante à Vincennes. Ça a duré deux ans, ça suffit, il faut bien changer. Alors, maintenant que je ne parle plus dans les mêmes conditions, tu dis ou tu rapportes qu'on dit que je ne fais plus rien, et que je suis impuissant, grosse reine impotente. C'est non moins faux : je me cache, je continue à faire mes trucs avec le moins de gens possible, et toi, au lieu de m'aider à ne pas devenir une vedette, tu es là à me demander des comptes et à me laisser le choix entre l'impuissance et la contradiction. Enfin tu me veux coincé personnellement, familialement. Là tu ne voles pas haut. Tu expliques que j'ai une femme, et puis une fille qui joue à la poupée, et qui triangule dans les coins. Et ça te fait marrer par rapport à *L'anti-Œdipe*. Tu pourrais aussi bien me dire que j'ai un fils bientôt en âge de se faire psychanalyser. Si tu crois que c'est les poupées qui produisent Œdipe, ou bien le mariage à lui seul, c'est bizarre. Œdipe, ce n'est pas une poupée, c'est une sécrétion interne, c'est une glande, et on n'a jamais lutté contre les sécrétions œdipiennes sans lutter contre soi-même, sans expérimenter contre soi-même, sans être devenu capable d'aimer et de désirer (au lieu de la volonté pleurnicheuse d'être aimé qui nous conduit tous chez le psychanalyste). Des amours non-œdipiennes, ce n'est pas une petite affaire. Et tu devrais savoir qu'il ne suffit pas d'être célibataire, sans enfants, pédé, membre de groupes, pour éviter Œdipe, tant il y a d'Œdipe de groupe, d'homosexuels œdipiens, de M.L.F. œdipianisé..., etc. Témoin un texte, « Les Arabes et nous »[1], et qui est encore plus œdipien que ma fille.

Je n'ai donc rien à « avouer ». Le succès relatif de *L'anti-Œdipe* ne compromet ni Félix ni moi ; il ne nous concerne pas, d'une certaine manière, puisque nous sommes dans d'autres projets. Alors je passe à ton autre critique, plus dure et plus éprouvante, qui consiste à dire que pour mon compte j'ai toujours été à la traîne, ménageant mes efforts, profitant des expérimentations des autres, pédés, drogués, alcooliques, masochistes, fous..., etc., goûtant vaguement leurs délices et leurs poisons sans jamais rien risquer. Tu retournes contre moi un texte que j'ai écrit, où je demande comment ne pas devenir un conférencier professionnel sur Artaud, un amateur mondain de Fitzgerald. Mais qu'est-ce que tu sais de moi, une fois dit que je crois au secret, c'est-à-dire à la puissance du faux, plutôt qu'aux récits

qui témoignent d'une déplorable croyance en exactitude et vérité ? Si je ne bouge pas, si je ne voyage pas, j'ai comme tout le monde mes voyages sur place que je ne peux mesurer qu'à mes émotions, et exprimer de la manière la plus oblique et détournée dans ce que j'écris. Et mes rapports avec les pédés, les alcooliques ou les drogués, qu'est-ce qu'ils ont à faire ici, si j'obtiens sur moi des effets analogues aux leurs par d'autres moyens ? L'intéressant n'est pas de savoir si je profite de quoi que ce soit, mais s'il y a des gens qui font telle ou telle chose dans leur coin, moi dans le mien, et s'il y a des rencontres possibles, des hasards, des cas fortuits, et pas des alignements, des ralliements, toute cette merde où chacun est censé être la mauvaise conscience et le correcteur de l'autre. Je ne vous dois rien, pas plus que vous ne me devez. Aucune raison que j'aille dans vos ghettos, puisque j'ai les miens. Le problème n'a jamais consisté dans la nature de tel ou tel groupe exclusif, mais dans des relations transversales où les effets produits par telle ou telle chose (homosexualité, drogue, etc.) peuvent toujours être produits par d'autres *moyens*. Contre ceux qui pensent « je suis ceci, je suis cela », et qui pensent encore ainsi d'une manière *psychanalytique* (référence à leur enfance ou à leur destin), il faut penser en termes incertains, improbables : je ne sais pas ce que je suis, tant de recherches ou d'essais nécessaires, non-narcissiques, non-œdipiens — aucun pédé ne pourra jamais dire avec certitude « je suis pédé ». Le problème n'est pas celui d'être ceci ou cela dans l'homme, mais plutôt d'un devenir inhumain, d'un devenir universel animal : non pas se prendre pour une bête, mais défaire l'organisation humaine du corps, traverser telle ou telle zone d'intensité du corps, chacun découvrant les zones qui sont les siennes, et les groupes, les populations, les espèces qui les habitent. De quel droit ne parlerai-je pas de la médecine sans être médecin, si j'en parle comme un chien ? Pourquoi ne parlerai-je pas de la drogue sans être drogué, si j'en parle comme un petit oiseau ? Et pourquoi est-ce que je n'inventerai pas un discours sur quelque chose, même si ce discours est complètement irréel et artificiel, sans qu'on me demande mes titres à le tenir ? La drogue fait délirer parfois, pourquoi je ne délirerai pas sur la drogue ? Qu'est-ce que vous avez à faire de votre « réalité » à vous ? Plat réalisme, le vôtre. Et pourquoi tu me lis alors ? L'argument de l'expérience réservée est un mauvais argument réactionnaire. La phrase de *L'anti-Œdipe* que je préfère est : non, nous n'avons jamais vu de schizophrènes.

Finalement qu'est-ce qu'il y a dans ta lettre ? Rien de toi-même, sauf le beau passage. Un ensemble de rumeurs, on-dit, que tu présentes avec agilité comme venant des autres ou de toi-même. Et il se peut que tu l'aies voulu ainsi, une sorte de pastiche des bruits en vase clos. C'est une lettre mondaine, assez snob. Tu me demandes un « inédit », puis tu m'écris des

méchancetés. Ma lettre, à cause de la tienne, a l'air d'une justification. Ça ne va pas fort. Tu n'es pas un Arabe, t'es un chacal. Tu fais tout pour que je devienne ce que tu me critiques d'être devenu, petite vedette, vedette, vedette. Moi je ne te demande rien, mais je t'aime beaucoup — pour en finir avec les bruits.